

Exposition

Julie Gravel-Richard

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel-Richard, J. (2013). Exposition. *Moebius*, (138), 17–24.

JULIE GRAVEL-RICHARD

Exposition

En photo, quand l'obturateur reste longtemps ouvert, la pellicule capte le mouvement. Ce qui a bougé laisse une trace indéfinie dans l'image, ce qui est fixe se détache du grand flou de l'agitation.

Si je prenais une photo de moi à longue exposition, on me verrait nettement, ici, assise sur mon tabouret. Peut-être même ne distinguerait-on que moi, ainsi que le mur contre lequel je passe mes journées, immobile, le visage sans expression. Devant moi, le flot incessant des touristes et des badauds ne serait qu'une traînée bigarrée sur l'image – magma de visages anonymes.

C'est étrange quand j'y pense. Et j'y pense beaucoup. Je n'ai que ça à faire : observer, penser. Répondre aux clients, évidemment. Il faut bien que je mérite la poignée de dollars qui me reste de ces journées sans fin. Oui, il est étrange de penser que dans une photo à longue exposition, on ne verrait que moi ; en réalité, c'est tout le contraire qui se produit : dans ce monde en mouvement, coulant en vagues incessantes, je n'existe pas.

Tous, ici, les vendeurs de la Rue, nous n'existons pas. Sur les photos des touristes, ce qui est capté par les coûteux objectifs ou les téléphones portables tendus à bout de bras, c'est la rue du Trésor. Les peintures, aquarelles, estampes accrochées aux murs. Cette rue vibrante, colorée, tapie au pied du château Frontenac. Nous, les vendeurs, nous restons invisibles. Sous-exposés sur la photo du quotidien, nous ne sommes que des ombres floues.

— Alice, tu surveilles mon mur ? Je reviens dans quinze minutes. Tu veux quelque chose ?

Je souris à Simon. Il est gentil avec moi. Quand il part fumer un joint, il me demande de garder un œil sur ses eaux-fortes. Ce n'est pas compliqué pour moi, nous sommes presque face à face. C'est à peine si j'ai à tourner la tête. Et quand je fais une vente pour lui, il me laisse un pourboire. Il m'arrive aussi de m'absenter. En douze heures, il faut bien que j'aille au petit coin, manger – parfois, juste marcher. Mais Simon n'a pas beaucoup d'efforts à faire pour surveiller ma place. Les clients sont moins nombreux chez moi que chez mes collègues qui vendent des images de la ville. Même Anna, l'aquarelliste qui s'est spécialisée dans les oiseaux, a ses adeptes, parce qu'on distingue sur ses toiles des bâtiments connus : le Château, la porte Saint-Louis, les rues du Vieux-Québec, la fontaine de Tourny... Mes couchers de soleil manquent de personnalité, je pense.

Quand je dis « mes » couchers de soleil, ce n'est pas exact. Ce sont ceux de l'artiste qui m'emploie. « Mon » artiste. Ici, nous vendons tous pour quelqu'un d'autre. C'est ce qui cloche dans cette belle image de la rue du Trésor. Une dynamique malsaine. Nous sommes des prostitués qui vendons notre amour de l'art pour celui ou celle qui empochera le fric. Je n'avais pas vu les choses ainsi quand on m'a proposé le boulot. Mais maintenant, assise sur mon banc à cœur de jour, ça me crève les yeux.

C'est une de mes amies qui m'en avait parlé. Elle pose nue pour un de mes colocs, elle est souvent à l'appartement. Elle sait que je suis cassée et m'a référée à un peintre qu'elle connaît, qui loue un pan de mur de la Rue. Il se cherchait quelqu'un de débrouillard, avec du bagout. Artiste de préférence, parce qu'on se comprend mieux dans ce temps-là. Il a aimé que je sois photographe. Il m'a expliqué qu'il se voyait comme « un artisan de la lumière » lui aussi. Que « le soleil l'inspirait ». Il a beaucoup insisté sur le fait qu'il travaille avec l'inspiration pour créer. Ça m'a pris quelques jours pour réaliser qu'il déblatérerait des évidences – d'ailleurs, il repeint les mêmes modèles sans cesse. Ses couleurs varient à peine. Je ne sais pas ce qu'il appelle « l'inspiration », mais j'ai vite perdu mes illusions. « Combien t'as vendu ? »

Son ton, au téléphone. Il veut ramasser l'argent, savoir si ça vaut la peine de venir porter de nouveaux exemplaires. Parfois, quand il arrive et qu'il voit plein de gens dans la Rue mais que ses ventes ne sont pas à la hauteur de la foule, c'est moi qu'il blâme. Il m'accuse de manquer d'enthousiasme: «Souris! T'as un air de bœuf! Tu fais fuir les clients!» Il me dit ça les dents serrées, près de mon oreille. De loin, on a l'air complices, amis, même. Tu parles! Je bloque ma respiration pour éviter de sentir son haleine d'alcool à onze heures du matin. Je hoche la tête: «Oui, oui, je vais faire plus d'efforts.» Et je me mets à sourire. En me méprisant d'avoir à jouer cette comédie.

Bien sûr, tout ça ne paraît pas sur les photos des touristes: compétition, course à l'argent, travestissement de l'art... Sous-exposition d'humanité.

*

— Tiens, je t'ai pris un café.

— Merci, t'es fin.

Pauvre Simon. Lui, il est magané. Même si la vie le malmène, il continue à poser son regard doux sur les choses et sur les gens. Il est toujours dans un entre-deux, un état second où rien ne semble l'atteindre tout à fait. Même quand nous échangeons quelques mots, on dirait qu'il me parle de l'autre côté d'une vitre.

Toujours gelé. Le jour, il fume. Le soir, il se la pète solide. Certains matins, il n'est même pas capable de rentrer. La semaine dernière, il est arrivé après l'heure du dîner, cerné, le visage creusé. Ça m'a serré le cœur.

Quand il n'y a vraiment pas de monde, il lui arrive de rester quelques minutes à jaser avec moi. Il sait que je m'ennuie, que ce boulot me pèse. Alors, pour me faire sourire, il me fait parler de mes projets. «Pourquoi tu la fais pas, ton expo?» Je hoche la tête. «C'est pas une expo, c'est plus éclaté. Claire, ma coloc, monte un *show*. Elle voudrait projeter mes photos à travers des poèmes et de la musique techno. Son idée m'intéresse. Évidemment, ça prend des sous...» Ça prend du *guts*, surtout. Mais ça, je le dis pas.

Simon m'écoute avec ses demi-sourires distraits. Lui, il a trouvé sa zone de confort dans la Rue. Un monde où il se donne l'impression d'être libre. En fait, il est enchaîné aux toiles qu'il n'a pas peintes, pour finir par sniffer la majeure partie de ses commissions.

J'avale une dernière gorgée de café froid, capte son regard et lui fais un signe de tête. Nos signaux de fumée, si on veut. Ces échanges discrets, comme autant de tapes dans le dos, ponctuent nos journées moroses. « Tu jettes un œil sur mon mur ? » Je le lui demande en bougeant les lèvres en silence. Pas besoin de crier par-dessus la tête des touristes en balade. Le message est clair. Simon lève les pouces.

*

Le soleil projette l'ombre des bâtisses sur la chaussée tandis que le mur de la Basilique m'éblouit presque. Je marche du côté obscur. La lumière passe son chemin sans moi. Loin de l'objectif de mon appareil photo, que j'apportais, au début, et que je laisse maintenant à l'appartement. Ce n'est pas ici que je trouve mes sujets. C'est plutôt dans la réalité crue de la Basse-Ville, ses fonds de cour délabrés, ses entrepôts abandonnés, son fer tordu et rouillé, son béton crevassé qui me révèlent leur laideur, leur vérité. Où l'herbe folle réussit à pousser.

Il y a aussi une certaine poésie dans les petits matins du Vieux-Québec quand je marche dans les rues fraîches, lavées à l'aube par des machines bruyantes. Les boutiques qui ouvrent. Les calèches qui arrivent dans un « clic-clac ! » sonore. Quelques touristes matinaux qui déambulent sans hâte. Toutes ces images d'Épinal sont à vendre, placardées d'un bout à l'autre de la Rue. Mais, pour moi, ces matins où tout annonce qu'il va faire beau, c'est pire. Je trouve l'atmosphère des auvents étouffante, la lumière artificielle des spots plus difficile à supporter. Pas question de laisser les rayons frapper les œuvres. Le soleil détruit, décolore, ternit les toiles, jaunit le papier. Le soleil est l'ennemi, ici.

Au Café Buade, je commande un sandwich. Quelques minutes d'intimité, enfermée en moi-même, sans égard aux autres clients. Sur la Rue, il n'y a pas d'envers du décor,

pas d'arrière-scène pour se soustraire aux regards, pas de coulisses où prendre du recul. Pas même un semblant de vie privée. On est acculé au pied du mur. Littéralement.

*

En me rasant sur mon tabouret de bois, je vois Simon me faire un « zéro » avec ses doigts. Personne ne s'est arrêté. Aucune vente. Je hausse les épaules et replonge dans mes pensées, alors que défile le cortège des passants.

Immobile dans le grand flou de l'agitation ambiante, les yeux rivés sur l'objectif d'une caméra invisible, j'entends la voix enjouée de la guide qui entraîne son groupe vers notre étroite ruelle. Une fille sympa, qui passe ici presque chaque jour. Costumée en paysanne du début de la colonie, elle mène les enfants comme une bergère ses moutons. « Nous arrivons à la rue du Trésor. Qui peut me dire pourquoi on l'appelle comme ça ? » Sans attendre la réponse, elle raconte qu'au XVII^e siècle, on passait ici pour se rendre à la trésorerie des Cent-Associés. Elle s'éloigne, mais je l'entends parler des artistes qui ont commencé à exposer de façon improvisée dans les années soixante et qui ont fini par se regrouper, s'organiser. Le reste de ses explications m'échappe.

Ainsi, dès le début, la Rue a eu un lien avec le fric. Elle y menait jadis – maintenant, elle l'étaie. La bohème d'origine s'est muée en marché cupide. Un art de façade. Une activité mercantile qui m'écœure. À laquelle je participe, je sais. Maillon de la chaîne, je vends mon temps, mon âme et j'y perds au change.

*

Ah! voilà les signaux de Simon. C'est l'heure de sa petite fumée. Il se faufile à travers la cohue, s'éclipse en remontant vers la rue Sainte-Anne.

Autant la rue du Trésor m'apparaît sombre et déprimante, autant le soleil de la rue Sainte-Anne me sourit. Peut-être parce qu'elle est plus large, parce que le fleuve n'est pas loin. Sous les parasols se massent des artistes à l'œuvre. Des dessinateurs croquent leurs modèles sur le vif. Portraits ou caricatures, il y a quelque chose

d'authentique dans l'exécution. C'est ce que perçoit l'objectif de ma caméra imaginaire. Un certain bonheur. Une certaine lumière. Ils sont là, les vrais artistes. Les nôtres sont ailleurs, à veiller à leur production, à alimenter le marché pendant que nous restons le dos au mur, à observer passer le temps et la masse dense des touristes.

Oui, le soleil brille à quelques pas d'ici. Mais je reste dans la pénombre des auvents, sous la chaleur des spots, dans la photographie à longue exposition que je me fais de mes journées. J'ai trop de temps pour penser. Trop peu pour faire ce que j'aime. Bien mal placée, en fait, pour critiquer le factice de ce qui m'entoure.

*

« C'est pas d'l'âââârrrt! » La voix haut perchée me fait tourner la tête. Simon, tout juste revenu, s'entretient avec un couple de Français. L'homme s'est arrêté devant une eau-forte. Sa femme rechigne, mais il ne se presse pas. Elle soupire bruyamment en affichant un air de dédain ennuyé. Ses yeux rencontrent les miens et je soutiens son regard quelques secondes. Un malaise la gagne et elle se détourne.

J'observe le client qui achète son eau-forte, malgré la réprobation évidente de sa femme. Il sourit à Simon. Échange quelques mots avec lui. Il est content de son achat, ça paraît. Il s'inquiète de l'emballage parce qu'il lui faudra voyager. Avant d'aller trôner quelque part en France dans une maison douillette de province. Des toits de la vieille ville, dans une ville étrangère, probablement plus vieille encore. Est-ce ça, l'âââârrrt? L'homme semble y voir ce qui échappe à sa femme – ce que moi-même je ne suis pas en mesure de voir. Je le regarde remonter la rue, son rouleau de carton sous le bras. Quelque chose de léger émane de ses épaules un peu moins voûtées que tout à l'heure.

Fendant la foule d'un pas vif arrive Anna, avec son regard de husky, ses yeux très pâles sous sa frange noire. Ça me fait un drôle d'effet quand elle me parle. Elle est toujours de bonne humeur, pétillante. Tout ça nimbé de ce regard irréal.

Elle, elle est à la bonne place, je pense. Pas comme nous tous, à la merci de notre artiste, de ses foudres ou de sa bonne volonté. Peut-être parce que « son » artiste, c'est son mari. La Rue, c'est leur business commune. Un projet qu'ils embrassent à deux. Alors elle est une vendeuse hors pair. La meilleure, sûrement. Parce que c'est de l'amour qu'elle tend aux clients. Elle passe près de moi sans s'arrêter mais, dans un geste chaleureux, me prend l'épaule et me sourit. « Ça va ? » Elle s'éloigne déjà, sans attendre la réponse.

Dans ma chambre noire, un de mes moments préférés, c'est lorsque je vois se dessiner peu à peu les contours d'une image dans le liquide révélateur. Y a-t-il eu assez de lumière ? Ai-je sous-exposé mon négatif ? La surprise, chaque fois. Dans la pénombre rouge, la tranquillité du labo où résonne le tic-tac de la minuterie. Il faut atteindre le degré parfait d'exposition.

*

Assise sur un tabouret de bois, le dos au mur, jour après jour dans cet été qui passe malgré moi, j'absorbe la lumière. Le temps s'imprime sur ma rétine qui capte le mouvement des corps, l'immobilité des vendeurs. Dans cette photo à longue exposition, j'apparais de plus en plus nettement. Parce que j'ai le temps de penser. D'observer. De comprendre que je ne fais pas partie de cette image. Je n'appartiens pas à la Rue. Je ne suis pas habitée par l'amour comme Anna. Ni enchaînée comme Simon.

Dans l'air du soir qui fait tourbillonner la poussière, je me lève pour fermer boutique, entrepose les couchers de soleil en acrylique dans un casier de bois, protégé par un cadenas dont je garde la clé. Les clients sont presque tous partis. Mes voisins commencent à ranger les œuvres. Je compte l'argent qui me reste sur mes ventes du jour. Quarante dollars en douze heures. Mais ça n'a plus d'importance.

Simon ferme aussi. « On sort prendre une bière ? » Je me sens une envie de fêter ça. Mais son pusher l'attend, appuyé au mur là-bas. Il s'éloigne vers la rue Sainte-

Anne, maintenant plongée dans l'obscurité. Je le rattrape en vitesse, lui prends la main, y dépose la clé. « Tu redonneras ça pour moi, OK? » Et je fais demi-tour.

Je laisse derrière moi la rue du Trésor, avec l'impression d'entrer dans une chambre noire. Je presse le pas. Pourvu que Claire soit à l'appartement.